

Souvenir



L. Kalomi

Souvenir

Par Kalomi L.

La mémoire est une chose troublante, j'en fais une fois de plus l'expérience.

La semaine dernière, mon père, Joseph Sisko est mort, naturellement, paisiblement, dans son sommeil.

La situation dans le secteur ne m'a pas permis de revenir pour la cérémonie funéraires, je sais que certains m'en tiendront rigueur, mais lui, aurait compris, ce qui m'aide dans mon deuil.

Judith, ma soeur, c'est occupé des détails, notamment de l'héritage, suivant son souhait toute ses possession ont été donnée à plusieurs organisation, à l'exception d'un objet donc mon père à souhaité me faire parvenir.

En attendant l'arrivée de mon héritage, donc j'ignore la nature, par l'arrivée dans la soirée du vaisseau de liaison avec la terre, un souvenir de ma enfance me revient.

* * * * *

Le bureau de mon père.

Rideaux presque toujours fermés, cuir Chesterfield dans un coin de la pièce rectangulaire.

Une vitrine remplie d'objets rapportés de ses nombreux voyages : là une pipe à opium, ici une timbale joliment ornée dont les motifs semblaient rehaussés à l'or fin, là encore un couple d'éléphants d'Indochine, et encore des vases de Chine, des miniatures, un masque africain.

Un bureau également rectangulaire, fait par un artisan, sans prétention mais d'essence noble.

Un sous-main en cuir, un tiroir à droite.

Un fauteuil club de cuir, toujours légèrement décalé vers la gauche, dans l'attente...

Je n'y allais jamais, quand il y était.

J'y allais parfois, lorsqu'il était absent.

Humer l'odeur du Semois qui emplissait ce lieu.

Les 2 murs opposés étaient remplis de livres : livres anciens, livres grecs, latins, français, poésie anglaise, française, américaine, Zola côtoyait Hemingway, Baudelaire une encyclopédie médicale reliée de cuir.

Des murs nus, sinon, dans un cadre en bois d'ébène, un papier jauni par le temps, le certificat émancipation que mon ancêtre Ismal a reçu de son propriétaire juste avant la guerre qui a mis fin à l'esclavage des noirs sur terre. tableau, une photo noir et blanc, pour le reste.

C'était une pièce paisible, à l'écart dans notre maison familiale et ancestrale.

J'avais presque 19 ans, je venais d'entrer à l'Académie, mais revenais régulièrement au restaurant familial. J'y étais tranquille. Je lisais et relisais mes classiques, apprenais la mécanique stellaire, les sciences de la terre, le cosmos dans ces ouvrages d'un autre temps.

Un après-midi j'y avais amené Sibylle. J'étais allé lui chercher, dans la salle, une citronnade fraîche pendant qu'elle était penchée sur le bureau, à feuilleter un livre de toute beauté sur la construction des sloops anglais et américains. La pièce était juste éclairée d'une lumière rampante faite de soleil, voilée ; je ne voyais que ses cuisses juvéniles, que rehaussait à peine une mini-jupe qui, dans mon souvenir, avait des motifs de tartan écossais. Un chemisier blanc, une ombre de soutien-gorge de même couleur, une chair qui me semblait délicieuse.

Je me suis approché. L'instant d'après, j'avais posé une main, la droite sur le haut de sa cuisse droite et remonté doucement jusque l'élastique de sa petite culotte de coton blanc.

Le pouce écartant doucement ce maigre rempart, pour pouvoir poser mes doigts sur son mont de Vénus. La main gauche, remontait doucement et finement son dos, son flanc, pour s'égarer sur son sein.

Je la sentais se cambrer. Je me sentais devenir dur comme du bois d'ébène.

Son téton durci glissant entre mon pouce et l'index, je le faisais rouler, à peine gentiment, juste pour l'entendre feuler de contentement, de mécontentement, que je sois si long à l'investir.

Mon pantalon d'uniforme au bas des jambes, ma virilité entre ses lèvres, ses cuisses écartées, mon gland tapait doucement le rebord en bois du bureau, et ce faisant, se créait un chemin entre ses si tendres lèvres.

Une main sur sa hanche, l'autre tenant son flanc, d'un coup, presque d'un seul, l'envahir, et laisser les étoiles éblouir mon regard, embraser mon esprit.

Animal.

Coups de hanches, mes mains brûlantes sur ses mains moites en appui sur le sous-main de cuir de mon paternel.

Coups de hanches, toujours plus profondément dans son ventre ; coups de manche, toujours plus passionnément entre ses cuisses.

Jusqu'à enfin, dans un long sursaut, presque en nous abandonnant à regrets, la saillir jusqu'à défaillir.

* * * * *

- « *Commandant, le courrier vient d'arriver, il y a un pli privé pour vous. Dois-je vous l'apporter.* »

- « *Je vous en prie.* »

...

Quelques minutes plus tard, le colis est sur mon bureau, j'attends pour l'ouvrir le départ de l'Enseigne Tyuris.

À l'intérieur, un papier jauni dans un petit cadre de bois d'ébène.

F I N